Histoire et conscience historique des pays russes

Pierre Gonneau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1319>

DOI : 10.4000/ashp.1319

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2012

Pagination : 191-197

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Pierre Gonneau, « Histoire et conscience historique des pays russes », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 143 | 2012, mis en ligne le 25 septembre 2012, consulté le 03 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1319> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1319>

HISTOIRE ET CONSCIENCE HISTORIQUE DES PAYS RUSSES

Directeur d'études : M. Pierre GONNEAU

Programme de l'année 2010-2011 : I. *Novgorod : études historiques, archéologiques et philologiques* (suite). — II. *Ivan le Terrible : souverain, auteur, mythe politique* (suite). — III. *Questions diverses*.

I. *Novgorod : études historiques, archéologiques et philologiques*

L'année a été consacrée aux sources concernant Alexandre Nevski et ses règnes, tant à Novgorod qu'à Vladimir-sur-la-Kljaz'ma. Il s'agissait de faire un inventaire précis des connaissances disponibles et des questions demeurrées ouvertes à propos de ce prince Aleksandr Jaroslavič qui demeure le héros favori des Russes, comme en atteste un récent sondage d'opinion. Le travail de recoupement des sources annalistiques avec le témoignage hagiographique de la Vie d'Aleksandr est très révélateur des spécificités de chaque genre. Certes, les chroniques de Novgorod (Première chronique de Novgorod = NPL), de Vladimir-Suzdal' (Laurentienne = Lavr.) et de Galicie-Volynie (Hypatienne = Hyp.) ne sont ni unanimes, ni aussi détaillées qu'on le voudrait, mais le portrait qu'elles peignent d'Aleksandr et de son père, Jaroslav, s'écarte nettement de l'image idéale véhiculée par la Vie du prince¹. L'une des particularités du sujet est aussi l'existence de sources étrangères plus concernées que d'ordinaire par la Rus' en général et par Aleksandr en particulier. En effet, l'invasion mongole des années 1240-1241 a frappé les esprits dans les chancelleries occidentales et tourné les regards vers les régions d'Europe orientale qui se trouvent en première ligne. La papauté en particulier a cherché à s'informer sur ces Mongols ou Tatars/Tartares, afin, soit de les convertir et d'utiliser leur force de frappe pour de nouvelles croisades, soit de contenir leurs assauts. C'est ainsi que le Franciscain Jean de Plan Carpin qui s'est rendu jusqu'à Karakorum, capitale des héritiers de Gengis Khan, donne dans son *Histoire des Mongols* un témoignage précieux sur les circonstances de la mort du père d'Aleksandr, empoisonné sur ordre des Mongols (30 septembre 1246). Peu de temps après, Innocent IV écrit à Aleksandr afin d'essayer de l'enrôler dans une coalition militaire, ou de faire de lui à tout le moins une sentinelle avancée (22 janvier et 15 septembre 1248). Sur cette correspondance on a utilisé la publication et l'étude de G. Rochcau (« Innocent IV devant le péril tatar : ses lettres à Daniel de Galicie et à Alexandre Nevsky », *Istina*, 1959.2, p. 167-186). Pour introduire à la comparaison des chroniques entre elles, les travaux de J. Fennell et en particulier son livre *The Crisis of Medieval Russia, 1202-1304* (Londres, 1987) constituent un précieux guide.

1. Nous citons ces textes d'après les éditions suivantes : NPL = *Novgorodskaja pervaja letopis' letopis' staršego i mladšego izvodov*, éd. A. N. Nasonov, Moscou ; Léninegrad, 1950 ; *Lavrent'evskaja letopis' i Suzdal'skaja letopis' po Akademičeskomu spisku*, Moscou, 1962 (Polnoe sobranie russkix letopisej 1) ; *Ipat'evskaja letopis'*, 3^e éd., Moscou, 1998 (Polnoe sobranie russkix letopisej 2). Pour la Vie d'Aleksandr, voir *Pamjatniki literatury Drevnej Rusi. [3] XIII vek.*, Moscou, 1981, p. 426-439 = PLDR.3.

La Laurentienne, chronique officielle des grands-princes de Vladimir-Suzdal', décrit, en l'héroïsant, la chute de leur capitale, Vladimir-sur-la-Kljaz'ma, le 7 février 1238. Les Tatars prennent la ville en l'absence du grand-prince Jurij et massacrent les membres de sa famille, y compris ses deux fils chargés de défendre la place et dont le texte tente de masquer les faiblesses. Il dit que Vsevolod et Mstislav ont voulu tenter une sortie de la dernière chance et sont morts « à l'extérieur de la citadelle » (Lavr.464). Plus éloignée des événements, mais plus objective, la Chronique de Galicie-Volynie écrit que Vsevolod (seul) a pris peur « parce qu'il était jeune » et tenté d'acheter la vie sauve avec des cadeaux, mais a été impitoyablement égorgé (Hyp.780). Peu après, les Tatars tombent sur l'armée du grand-prince Jurij qui est tué à son tour, à la bataille de la Sit', le 4 mars 1238. La Laurentienne dépeint son trépas et celui de son neveu, Vasil'ko Konstantinovič, puis leur consacre des éloges funèbres, avec les accents réservés aux martyrs (Lavr.464-469).

C'est alors que la narration prend un tour nouveau et inattendu. Le ton demeure grave, mais le deuil fait place à la joie et l'élégie des princes défunts se transforme en action de grâce au nom des survivants. L'ordre même du récit est significatif. Sitôt après la description du trépas du grand-prince Jurij et de son neveu Vasil'ko, qui clôt l'année du monde 6745, la courte entrée de l'année 6746 donne une image de restauration et de libération : « Jaroslav, fils de Vsevolod le Grand, monta sur le trône de Vladimir. Et ce fut une grande joie pour les chrétiens que Dieu délivra des Tatars impies par Sa main puissante. Il [Jaroslav] prit des dispositions (...), puis il s'affermir dans son vénérable règne. La même année, le prince Jaroslav le Grand donna Suzdal' à son frère Svjatoslav. La même année, Jaroslav donna à Ivan Starodub. Cette année il y eut la paix ». Le début de l'entrée suivante, s.a. 6747, montre Jaroslav ordonnant de ramener à Vladimir la dépouille de son frère Jurij, qui avait été provisoirement déposée à Rostov (Lavr.467). On pourrait croire que les Tatars ont fait retraite, comme lors de leur première incursion, en 1223, ou ont été battus et repoussés, alors qu'il n'en est rien. Les funérailles du grand-prince Jurij donnent lieu à un deuxième éloge de ce dernier et c'est ensuite que la Laurentienne lève un coin du voile. Elle reprend le thème de la délivrance, mais en le précisant, analogie biblique à l'appui. « Dieu a accompli un grand sauvetage pour nos princes (...) les Tatars les ont poursuivis et ne les ont pas trouvés ». De même que Dieu a protégé David lorsque Saul voulait le tuer, de même, Il a tiré des griffes des Tatars Jaroslav et ses six fils au premier rang desquels figure Aleksandr (Lavr.469). Ce que le chroniqueur ne dit pas – et pour cause – c'est où se trouvaient Jaroslav et ses fils et comment ils se sont comportés. Au début de l'offensive mongole, le grand-prince Jurij quitte sa capitale et se replie sur la Volga, dans l'intention de rassembler une armée plus forte « et il attendait d'être rejoint par son frère Jaroslav, avec ses troupes, et Svjatoslav avec sa truste » (Lavr.461). Visible-ment, ils ne sont pas venus, n'ont pas tenté d'affronter les Mongols, tout comme les deux princes les plus puissants des régions méridionales, Daniil de Galicie et Mixail de Černigov se dérobent en 1239-1240.

Mais on peut en deviner davantage. En effet l'intronisation de Jaroslav à Vladimir, les « dispositions » qu'il prend et les distributions de principautés auxquelles il procède seraient restées lettre morte s'il n'avait pas obtenu l'aval des Mongols. Le récit de l'année 6747 confirme cette impression de connivence. En effet, tandis que

les Tatars s'emparent de la cité de Perejaslavl' Russkij, sur la rive gauche du Dnepr (3 mars 1239), Jaroslav descend aussi au sud, où il emporte par surprise la forteresse de Kamenec-Podol'skij où s'était réfugiée l'épouse de Mixail de Černigov. Jaroslav l'emmène prisonnière et prend au passage un butin considérable. Loin de pratiquer l'union sacrée des princes russes, il se comporte en allié objectif des Mongols. Et quand Černigov tombe à son tour, le rédacteur de la *Laurentienne* note malicieusement « leurs princes étaient partis chez les Hongrois » (Lavr.469). Les entrées des années suivantes tentent d'accréditer la fiction d'un règne solide et prospère du grand-prince Jaroslav, tandis que les Tatars poursuivent leurs ravages en prenant Kiev (6 décembre 1240) et en dévastant la Hongrie. Jaroslav ne prend aucune part à la victoire de son fils Aleksandr sur les Suédois lors de la bataille de la Néva (15 juillet 1240), ce que confirment toutes les sources. En revanche, il accomplit pleinement son rôle de grand-prince, aîné de la dynastie, en dépêchant son fils Andrej au secours d'Aleksandr pour la bataille du lac Peïpous contre les chevaliers Porte-glaive (5 avril 1242). L'accord entre Jaroslav et les Mongols est ouvertement reconnu s.a. 6751 (1242/1243) où le prince envoie son fils Konstantin « auprès du Kan », c'est-à-dire en Mongolie, tandis qu'il se rend chez Batou, c'est-à-dire à Saraï, capitale de la Horde d'Or : « Baty honora de grands honneurs Jaroslav le Grand et ses hommes ; il lui donna congé en lui disant : "Jaroslav, sois l'aîné de tous les princes dans la nation russe" » (Lavr.470). On peut donc s'étonner que Jaroslav ait été empoisonné en Mongolie quatre ans plus tard, le 30 septembre 1246, alors qu'il n'avait pas renié sa politique de collaboration. L'explication la plus probable est que le grand khan Güyük, intronisé à peine un mois plus tôt, ainsi que sa mère, ont voulu affirmer leur autorité au dépens de Batou en tuant un de ses hommes-liges.

Aleksandr Nevskij a donc hérité de son père un modèle de comportement : l'alignement strict sur la Horde d'Or, tout en sachant que cette politique n'est pas sans risques. C'est cependant celle qu'il suit avec constance, d'abord avec son frère Andrej, puis contre lui. C'est ainsi qu'il monte sur le trône de Vladimir où il joue le rôle de « lieutenant-général » des Tatars en Russie, de 1253 à sa mort en 1263, alors qu'il rentrait de Saraï. Les ouvertures du pape à Aleksandr seront donc vaines. On note toutefois qu'il emploie une argumentation très habile dans ses missives. En effet, Innocent IV fait sentir à Aleksandr qu'il a eu des informations de première main sur le décès de son père, ce qui est exact puisqu'il dispose du compte-rendu de Jean du Plan Carpin. Mais le pontife va beaucoup plus loin que ce que dit son informateur franciscain dans son récit. En effet, Innocent écrit que Jaroslav « se voua dévotement et humblement à l'obéissance de l'Église romaine, sa mère, entre les mains dudit frère [Plan Carpin] ». Il est donc du devoir filial d'Aleksandr de suivre cet exemple : « Toi qui es devenu l'héritier légitime de ton père (...) tu te dois d'embrasser par l'obéissance l'unité de cette même Église ». En outre, Aleksandr est invité à « informer d'urgence les Frères de l'Ordre teutonique qui résident en Livonie » de tout mouvement des Tatars, « de sorte que (...) nous puissions réfléchir plus tôt aux moyens de résister énergiquement » (Rochcau, p. 177-178). Dans sa deuxième lettre, Innocent feint d'avoir reçu une réponse positive : « Le Seigneur a ouvert les yeux de ton âme (...) tu as cherché avec fidélité et tu as trouvé avec clairvoyance le chemin qui te permettrait d'arriver allégrement, par le plus court, à la porte du paradis ». Le pape mentionne aussi un

projet – qu’il approuve – de construire « en ta ville de Pleskov, une église cathédrale pour les Latins » (Rochcau p. 181-182). On sait que rien de tel ne s’est produit. Au contraire, la Vie d’Aleksandr Nevskij, composée vers 1280, le montre repoussant avec hauteur les envoyés du pape, malgré leurs propos flatteurs : « Tu es un prince vénérable et admirable et ton pays est grand ». Il refuse un débat théologique avec des cardinaux romains, déclarant qu’il reconnaît seulement les sept conciles œcuméniques ; « quant à votre enseignement, nous ne le recevons pas » (PLDR.3, p. 436).

La Première chronique de Novgorod nous donne encore un autre regard sur la carrière d’Aleksandr. C’est elle qui nous fournit les informations les plus précoces et les plus personnelles sur lui. En 6736/1228, âgé d’une huitaine d’années, il est intronisé pour la première fois comme prince de Novgorod, en compagnie de son frère aîné Fedor. Cette investiture, de pure forme, est répétée en 6738/1230 (NPL, p. 66, 70). La mort inopinée de Fedor, au moment où il s’apprêtait à se marier à Novgorod, le 10 juin 1233, fait d’Aleksandr le prince préposé aux affaires novgorodiennes dans sa lignée, sous l’autorité de son père Jaroslav. Son troisième principat débute en 6744/1236, mais cette fois il commence à exercer réellement ses fonctions. En 1239, il se marie à son tour, avec une princesse de Polock (actuel Belarus), territoire limitrophe de Novgorod. La cérémonie est célébrée à Toropec, au nord du pays de Smolensk, mais on prend soin de dresser un second banquet à Novgorod, pour resserrer les liens du prince avec sa cité (NPL, p. 77). Pourtant, le règne est entrecoupé de départs forcés. Dans l’hiver qui suit sa victoire contre les Suédois, Aleksandr quitte Novgorod « avec sa mère, sa femme et toute sa cour, après s’être brouillé avec les Novgorodiens ». Ceux-ci demandent alors un autre prince à Jaroslav, puis ils se ravisent, mais « Jaroslav faillit ne pas leur rendre son fils Aleksandr » (NPL, p. 78).

À partir de 6761/1253, Aleksandr, devenu grand-prince de Vladimir, tente de garder le contrôle de Novgorod par l’intermédiaire de son fils Vasilij. Mais les Novgorodiens font jouer les rivalités de famille, n’hésitant pas à remplacer le jeune prince Vasilij par son oncle, Jaroslav Jaroslavič, le propre frère d’Aleksandr, en 1255. Commence alors une série d’épreuves de force au cours desquelles Aleksandr vient à plusieurs reprises avec une armée menacer ses anciens sujets, soit de lui-même, soit à la demande des Tatars qui entendent soumettre Novgorod au paiement du tribut. Les violences physiques sont fréquentes et les compromis douloureux. En 1255, Novgorod accepte de reprendre Vasilij Aleksandrovič pour prince et de démettre son bourgmestre (*posadnik*), Onan’ja. En revanche, la ville refuse de livrer à Aleksandr ceux qu’il désigne comme ses ennemis (NPL, p. 80-81). En 1257, Aleksandr détrône lui-même son fils Vasilij, qui a pris le parti des Novgorodiens et punit les meneurs de la résistance en leur faisant couper le nez ou arracher les yeux ; il est vrai qu’ils ont eu l’audace de s’opposer au recensement que les agents mongols voulaient entreprendre (NPL, p. 82). Mais lorsque les recenseurs reviennent, en 1259, ils doivent demander des gardes du corps à Aleksandr. Celui-ci confie leur sécurité aux notables novgorodiens qui collaborent plus volontiers que le petit peuple : « Les boyards avaient la main légère pour eux-mêmes et lourde pour les petites gens ». En définitive, le recensement a lieu et Aleksandr repart, laissant son fils Dmitrij sur le trône (NPL, p. 82-83). Ce dernier ne commence à se faire véritablement accepter qu’en 1262, lorsqu’il emmène les troupes de Novgorod en campagne contre la cité balte de Jur’ev (Dorpat, actuelle Tartu

en Estonie). Cette expédition est en effet un grand succès qui consacre les talents militaires du jeune prince et procure un important butin. Mais déjà, Aleksandr parvient au terme de son règne. À l'hiver, il est convoqué à la Horde par le frère et successeur de Batou : « Berke le retint, ne le laissant pas rentrer dans la Rus' ; il passa l'hiver chez les Tatars et tomba malade » (NPL, p. 83).

II. *Ivan le Terrible : souverain, auteur, mythe politique*

Le programme de cette année s'est attaché à étudier les sources attestant un mouvement de réforme des institutions moscovites, plus particulièrement dans le domaine judiciaire. Celui-ci commence pendant la minorité d'Ivan le Terrible, lors de la période dite du « gouvernement des boyards »¹. Les premières chartes créant de nouvelles circonscriptions criminelles (*guby*), où la lutte contre le brigandage est confiée à des notables locaux, plutôt qu'au lieutenant (*namestnik*) du souverain datent de 1539 et 1540. Les documents concernent toujours une région précise, mais prévoient l'extension du processus aux territoires voisins. Le rythme de la diffusion de cette réforme semble irrégulier. On compte huit chartes entre 1539 et 1543, puis plus aucune avant 1549. En 1555 est créée le Bureau des brigands (*Razbojnaja izba*, puis *Razbojnyj prikaz*), qui est doté d'un Règlement (*Ustavnaja kniga*) dans la même année. Ont été lus et commentés les documents suivants : la charte criminelle de Beloozero (23 oct. 1539), l'instruction aux doyens criminels de Medyn' (25 août 1555), le formulaire du serment des doyens criminels (v. 1550-1559) ; la publication de référence choisie était celle des Monuments du droit russe (*Pamjatniki russkogo prava*, t. 4, *Pamjatniki prava perioda ukreplenija russkogo centralizovannogo gosudarstva XV-XVII vv.*, Moscou, 1956, p. 176-188). La principale préoccupation semble être d'endiguer un brigandage très répandu, et de démanteler les réseaux de complicité. La torture est systématiquement utilisée et le châtement ordinaire est l'exécution capitale, dès lors que des aveux ont été obtenus. On sent aussi des arrière-pensées financières, puisque les biens des coupables sont intégralement saisis. Ils doivent servir à dédommager les victimes, mais s'il reste des surplus, un inventaire écrit doit être transmis à Moscou.

Un autre témoignage de l'aspiration à la réforme à cette époque est donné par une épître de Maxime le Grec, cet érudit invité à Moscou en 1518 qui avait auparavant séjourné à Florence et fréquenté certains des premiers humanistes. En Russie, il connaît la gloire et l'infamie, tour à tour reçu comme un expert dans la révision des traductions slavonnes, puis condamné comme hérétique (1531)². Vers 1550, toutefois, il est presque entièrement réhabilité. L'attention est plus particulièrement attirée par une œuvre dont la datation varie selon les spécialistes (des années 1530 à 1555). Il s'agit du « 26^e sermon, sur les mauvais rois », appelé aussi « Dit du moine Maxime le Grec, exposant en détails et déplorant les désordres et les scandales des rois et des puissants de ces derniers temps » qui n'est pas sans rappeler le *De ruina Ecclesiae* de Savonarole. Le sermon sur les mauvais rois met en scène la rencontre du narrateur

1. Sur cette période, voir M. Krom, *Vdovstvjuščee carstvo : političeskij krizis v Rossii 30-40-x godov XVI veka*, Moscou, 2010. Cet important ouvrage a été reçu en cours d'année.

2. Maxime le Grec a été canonisé par l'Église russe en 1988.

avec une veuve éplorée au bord d'une route. Interrogée sur les raisons de sa détresse, elle lui révèle être une fille de roi, appelée Vasilja [Basilia]. Son nom signifie pouvoir, domination et seigneurie, et « ceux qui me possèdent doivent être la force et le soutien des hommes qui sont sous leur main et non la ruine et le trouble incessants (...) Or bien des gens ne le comprennent pas, régissent les affaires pour leurs sujets d'une façon indigne de mon titre royal, se comportent en bourreaux plutôt qu'en rois, si bien qu'ils me déshonorent et se précipitent dans les pires catastrophes et reçoivent du Très-Haut la juste récompense de leur folie et de leur cruauté ». Vasilja se plaint avec éloquence d'être tombée en de mauvaises mains et de ne pas avoir de zélateur pour la défendre en dénonçant les abus de pouvoirs, comme l'ont fait jadis les prophètes (Samuel, Nathan, Elie, Elisée), Basile le Grand, Jean Chrysostome, mais aussi Ambroise de Milan, référence qui témoigne de la culture latine de Maxime le Grec¹.

L'exploration de la question s'est poursuivie par la lecture de la première partie du Justicier (*Sudebnik*), code de procédure judiciaire qui avait été édicté une première fois en 1497 et dont Ivan le Terrible fit édicter une nouvelle mouture en 1550. Le document indique « comment juger » aux juges et greffiers des cours centrales, aux lieutenants et chefs de cantons (*volosteli*) dans les provinces. Il accorde une grande place dès ses premiers articles aux erreurs judiciaires, aux cas de corruption et de déni de justice. Le souverain tient à ce que chaque justiciable soit entendu par le juge compétent et menace de sa disgrâce celui qui refuse d'instruire une plainte fondée (art. 7). En revanche, un plaignant éconduit pour un motif valable et qui « importune » le souverain est jeté en prison et toute dénonciation calomnieuse d'extorsion est punie du knout et de la prison. Le code essaie aussi d'établir clairement qui doit conserver le dossier tant qu'une affaire n'a pas été jugée (on parlerait de nos jours de supplément d'instruction ou de délibéré). C'est le secrétaire ou greffier (*d'jak*) qui est seul responsable des pièces et de leur validation. Les sous-secrétaires ne doivent rien garder par devers eux, pour ne pas égarer des documents et aussi parce qu'ils sont plus susceptibles de commettre des faux pour de l'argent (art. 28). Les justiciables n'ont pas accès au dossier et ne sont interrogés qu'en fonction des besoins de la cour (art. 29). De nombreux articles (9 à 19) détaillent la procédure complexe des duels judiciaires qui peuvent trancher les cas où aucune preuve décisive ne peut être apportée. La question des citations collectives (art. 20-23) est abordée avec pragmatisme. En principe ceux qui ne comparaissent pas au jour fixé sont condamnés par contumace, mais ils peuvent obtenir un nouveau procès s'ils prouvent qu'ils n'ont pas eu connaissance de l'assignation à comparaître. Une catégorie sociale (citadins) peut se désolidariser d'une autre (paysans) et ceux qui comparaissent peuvent n'être jugés que pour ce dont ils sont personnellement accusés. Il reste qu'en principe les accusés d'une part et les accusateurs de l'autre doivent être solidaires entre eux. L'article 46 s'intéresse aux chevauchées des officiers de semaine (*nedel'sčiki*) dont le métier est d'aller à tout de rôle instruire les affaires dans les provinces. Les défraiements vont de 40 *den'gi* pour se rendre à Zvenigorod (à l'ouest de Moscou) à 1 500 pour Vjatka (à l'est, aux confins de Kazan) et 1 600 pour la

1. Édition en traduction russe moderne : Maksim Grek prepodobnyj, *Tvorenija*, t. 1, Svjato-Troickaja Sergieva Lavra, 1910, réimpr., 1996, p. 203-214. L'édition scientifique en slavon est en cours, n'est paru que le tome premier *Maksim Grek, prepodobnyj, Sočinenija*, t. 1, Moscou, 2008.

région de la Dvina et Kholmogory (près de l'estuaire de la Dvina qui se jette dans la mer Blanche); il faut 200 *den'gi* pour faire un rouble. L'intérêt particulier de cet article est de montrer une série d'itinéraires qui s'éloignent de plus en plus de la capitale et forment les grands axes de l'administration moscovite. Le premier va vers le sud, sud-est, puis oblique à l'ouest (Kolomna, Kašira, Xotun', Torusa, Oleksin, Kaluga, Malyj-Jaroslav, Borovsk, Vyšgorod, Kremensk, Možajsk et Vjaz'ma). Le deuxième suit un axe nord, nord-est (Zvenigorod, Dmitrov, Radonež, Perejaslavl'-Zalesskij, Rostov, Jaroslavl', Vologda, Beloozero, Ustjug) puis soit bifurque vers Vjatka, soit continue au nord, vers la Vyčegda et la Dvina. Une troisième route se dirige vers l'est et le nord-est sur un plus court rayon (Jur'ev, Vladimir, Suzdal', Kostroma, Galič, Murom, Starodub, Meščera, Nižnij-Novgorod). Sur cette tournée se situent une grande partie des territoires d'anciennes principautés annexées par Moscou mais où certaines familles nobles avaient encore de grands domaines au début du règne d'Ivan le Terrible. Enfin, un itinéraire nord, nord-ouest traverse la moyenne Volga (Uglič, Bežec'kij-Verx), l'ancienne grande-principauté de Tver' (Kašin, Zubcov, Opoki, Xlepnja) et prend à partir de Toržok la direction de Novgorod de Pskov. Il est aussi question d'embranchements vers Smolensk et Toropec.

Quelques séances ont été consacrées à l'approche d'une source iconographique unique dont nous disposons pour l'époque d'Ivan le Terrible. Il s'agit de la Chronique enluminée (*Licevoj letopisnyj svod*), somme sur l'histoire russe depuis les origines, commandée par le tsar en personne, riche de 10 000 feuillets manuscrits sur papier étranger de luxe et de 17 000 miniatures. Une lecture des travaux de S. O. Šmidt, récemment réimprimés (*Pamjatniki pis'mennosti v kulture poznanija istorii Rossii. T. 1 Dopetrovskaja Rus'*, Moscou, 2007-2008, 2 vol.), a permis de faire le point des recherches jusque dans les années 80 du xx^e siècle. Depuis, les publications de B. M. Kloss (*Nikonovskij svod i russkie letopisi XVI-XVII vekov*, Moscou, 1980) et de A. A. Amosov (*Licevoj letopisnyj svod Ivana Groznogo : kompleksnoe kodikologičeskoe issledovanie*, Moscou, 1998) et surtout l'édition fac-similé réalisée tout récemment en Russie (*Licevoj letopisnyj svod XVI veka*, éd. V. V. Morozov, E. V. Uxanova, L. P. Mustafina [et al.], Moscou, 2009-2010, 41 vol.) ont renouvelé la problématique. Le règne d'Ivan le Terrible n'est pas décrit en entier, mais fait l'objet de deux volumes qui se reprennent et se complètent. Le « tome synodal » (626 f., 1 125 miniatures) couvre les années 1533 à 1567, associant texte et images enluminées. Toutefois, plusieurs passages ont été corrigés sur le manuscrit, en particulier pour les années de crise 1533-1542 et 1553. On retrouve ces corrections au propre dans le « livre impérial » (687 f., 1 291 min.) qui couvre les années 1533 à 1553. Mais les pages ont encore fait l'objet de corrections marginales (en particulier pour les années 1546 et 1547) et les illustrations n'ont pas été peintes. On se trouve donc face au cas rare d'un travail interrompu et inachevé qui révèle ses coutures et ses repentirs. L'étude des filigranes, systématiquement reprise au t. 24 de l'édition fac-similé permet d'établir que l'ensemble des volumes de la Chronique enluminée a été copié entre 1568 et 1576 à Aleksandrova Sloboda, la nouvelle capitale où Ivan le Terrible s'était établi lorsqu'il avait instauré le régime d'exception de l'*opričnina* (1565-1572). Le programme des prochaines années fera une place importante à l'étude de cette mine iconographique et textuelle qu'il est à présent possible d'étudier en détail.